Document generated on 08/11/2025 10:48 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Fiction

Number 113, Winter 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19516ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2009). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (113), 15–35.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

roman

Dan Simmons
TERREUR
Trad. de l'américain par Jean-Daniel Brèque
Robert Laffont, Paris, 2008, 703 p. ; 36,95 $

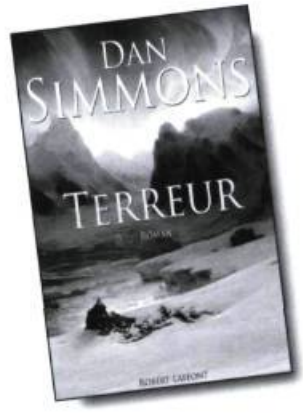
« Le gouvernement du Canada lance une expédition pour retrouver les épaves historiques de l'expédition Franklin » : ce communiqué de presse, daté du 15 août 2008, témoigne de la volonté, toujours actuelle, de retrouver les épaves du *HMS Erebus* et du *HMS Terror*, les deux navires anglais dont il est question dans ***Terreur***. Si le sort de l'expédition Franklin est peu connu à ce jour, Dan Simmons nous en propose une fascinante version combinant faits avérés et fiction.

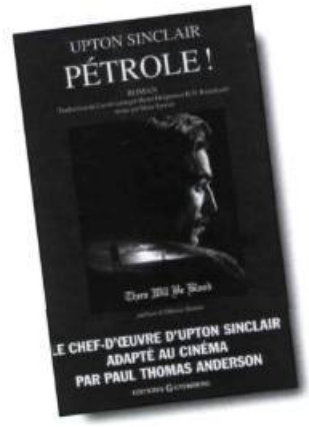
Au milieu du XIX^e^ siècle, sous le commandement de John Franklin et de Francis Crozier, 129 marins montent à bord du *HMS Erebus* et du *HMS Terror*, en quête du passage du Nord-Ouest. Dans ***Terreur***, l'expédition se transforme rapidement en une incroyable et palpitante odyssée qui s'étend sur 67 courts chapitres. Habilement construite, la narration alterne les points de vue qui dépeignent la vie de cette microsociété dans l'enfer blanc de l'Arctique canadien. Imprécision des cartes, équipement vestimentaire inadéquat, nourriture insuffisante et impropre à la consommation, voilà qui inaugure mal le séjour forcé imposé aux explorateurs des deux navires bloqués dans les glaces. À cette infortune s'ajoute une mystérieuse et puissante créature aux griffes acérées qui traque les hommes et confère à l'histoire une touche de fantastique.

Voilà un roman imposant qui transforme peu à peu l'aventure de John Franklin et de Francis Crozier en cauchemar. « Francis Crozier ne croit en rien. *La vie est solitaire, misérable, dangereuse, animale et brève.* » Rien dans ***Terreur*** ne saurait infirmer cette vision de la vie si ce n'est que le roman se clôt sur un parcours initiatique qui vient donner sens aux longues et impitoyables épreuves traversées par Crozier.

Une fois encore, Dan Simmons livre une œuvre achevée, bien documentée qui, à l'instar des ***Forbans de Cuba***, donne envie d'en connaître davantage sur les faits historiques qui l'ont inspirée.

Sylvie Trottier





Upton Sinclair
PÉTROLE !
Trad. de l'américain par Henri Delgove et R. N. Raimbault Traduction revue par Marc Spirial
Gutenberg, Paris, 2008, 717 p. ; 34,95 $

Le récent film de Paul Thomas Anderson, *There will be blood*, a ramené en librairie le classique d'Upton Sinclair, ***Pétrole !*** (1927). Les éditions Gutenberg insistent d'ailleurs sur le parallèle à faire entre le film et le livre, en plaçant en couverture une illustration montrant le prospecteur pétrolier James Arnold Ross (renommé Daniel Plainview dans le film). Ross/Plainview (magistralement personnifié par Daniel Day-Lewis) est d'abord visible de dos, contemplant un champ pétrolifère à l'horizon, puis de profil, alors qu'un plan agrandi de son visage signale l'importance de ce magnat dans le récit. Pourtant, si le film tourne autour du père, c'est le point de vue du fils que le livre privilégie. Autant le dire sans détour : livre et film racontent des histoires très différentes. Certes, tous deux traitent de la conquête de l'or noir en Californie du Sud au début du XX^e^ siècle, mais la comparaison s'arrête là. Le drame financier, familial et religieux est beaucoup plus étoffé dans le récit de Sinclair.

Situé entre l'aube de la Grande Guerre et l'élection du président Harding au début des années 1920, ***Pétrole !*** relève du roman d'apprentissage. Il relate l'éducation politique, citoyenne, intellectuelle et sentimentale de J. Arnold Ross junior, alias « Bunny », qui se sent très tôt appelé vers un destin aux antipodes de celui de son père. En effet, le jeune Ross, longtemps surnommé « le gnome du pétrole », préfère vite la voie de l'idéalisme à celle du capitalisme. Après s'être lié d'amitié avec le fils d'un éleveur de chèvres, il sympathise avec les milieux ouvriers, se porte à la défense des bolcheviques et fréquente des militants socialistes, ce qui lui attirera, on s'en doute, de nombreux ennuis. ***Pétrole !*** vaut comme ambitieuse fresque sociale de l'Amérique des années 1910 et 1920. Avec ses millionnaires au cigare, ses grévistes, ses *bootleggers* et ses étoiles du cinéma, c'est un pan complet de l'histoire américaine qui reprend vie sous la plume de ce Zola américain. Sinclair n'a cessé de dénoncer les tractations, passe-droits et jeux de pouvoir qui corrompaient la démocratie de son temps. Cet activisme est d'ailleurs perceptible dans *Pétrole !* Mais la grande force du roman tient de sa peinture des liens père-fils. La description toute en finesse des différends cordiaux entre « Papa » et Bunny suffit à faire de ***Pétrole !*** un pur chef-d'œuvre.

Patrick Bergeron

Lloyd Jones
MISTER PIP
Trad. de l'anglais par Valérie Bourgeois
Michel Lafon, Paris, 2008, 264 p. ; 24,95 $

Sur une île du Pacifique où la nature a été particulièrement généreuse, sévit une guerre civile sanglante. Un Blanc, le seul du village, fait la classe à un groupe d'enfants noirs. Garder

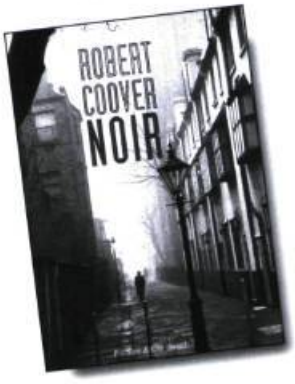
l'école ouverte est une façon comme une autre de faire comme si la vie était normale. Mr Watts, jusque-là tenu pour un original un peu simple d'esprit, commence la lecture à voix haute des ***Grandes espérances***, de « Monsieur » Dickens. Bientôt, Mister Pip (le personnage principal) deviendra pour Matilda (la narratrice) et ses compagnons un être à part entière, à qui ils s'identifient complètement malgré le décalage géographique et temporel. Avec leur instituteur, ils commentent ses actions sans craindre de les remettre en question et s'interrogent sur ses motivations en se demandant comment ils auraient agi à sa place. Le personnage devient dès lors plus important pour eux que les ancêtres dont ils sont censés honorer la mémoire. Plus important – et surtout plus **réel** – que Dieu aussi, au grand dam de la mère de Matilda, qui ne cessera, bien qu'elle soit elle aussi sous le charme de la fiction, de détruire la crédibilité de l'instituteur improvisé.

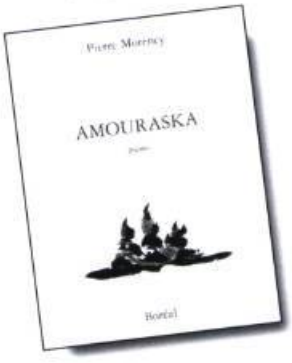
Au début du roman, les exactions des rebelles restent surtout des menaces et la naïveté des enfants, habilement rendue par le point de vue de la narratrice, confère au récit une tonalité plus ironique que tragique. Et pour cause : dans un contexte où l'humanité se révèle sous ses côtés les plus sombres, une œuvre de fiction fait découvrir à la jeune fille que ce sont la conscience, l'imagination et la mémoire qui distinguent l'être humain des animaux, caractéristiques qui lui font entre autres éprouver la peur de la mort et la compassion.

La guerre, avec la bêtise et l'ignorance qui l'alimentent, aura cependant raison des bonnes intentions. La confusion qui règne sur l'identité de Mister Pip conduira à des actes barbares dont la mère et l'instituteur seront, malgré leur différend, les victimes solidaires. Par la suite, pour oublier ces scènes d'horreur et fascinée par l'univers de Dickens, Matilda se réfugiera dans l'étude de la littérature jusqu'au jour où elle aura la curiosité de connaître le passé de ce professeur marginal auquel elle s'était attachée. Elle y découvrira la détermination mâtinée d'intransigeance qui caractérisait sa propre mère. Ensuite, afin de faire la paix avec ses fantômes, elle prendra la plume pour son propre compte et retournera vers son passé.

Avec ***Mister Pip***, Lloyd Jones signe un premier roman aux thèmes universels et à la forme maîtrisée, qui montre que la littérature, si elle est impuissante, n'en est pas moins essentielle.

Hélène Gaudreau





Robert Coover
NOIR
Trad. de l'anglais par Bernard Hœpfner avec la collaboration de C. Goffaux
Seuil, Paris, 2008, 203 p. ; 34,95 $

« Tu es à la morgue. » Cet incipit donne le ton du dernier roman de Robert Coover, un polar qui, tout en étant une synthèse du genre, est tout à fait atypique. D'une part, le livre récupère les clichés des romans policiers et des films noirs des années quarante et cinquante. Comme les œuvres dont il s'inspire, il offre une vision assez sombre de l'Amérique. D'autre part, la manière de traiter tous ces éléments amène le lecteur sur un terrain différent de ceux qu'explorent un Raymond Chandler ou un Fred Vargas. Le style, qui inclut la narration à la deuxième personne (comme chez Michel Butor), n'est pas sans rappeler les écrivains du Nouveau Roman dont l'auteur de ***Noir*** s'est déjà réclamé.

On remarque très rapidement, d'ailleurs, que rien ne progresse de façon conventionnelle dans le récit. Le héros, un détective que Coover a baptisé Noir, est engagé par une mystérieuse veuve en quête de protection, qui veut faire la lumière sur la mort de son mari. L'histoire débute avec la recherche du cadavre de cette femme qui est à la fois objet de méfiance et de désir. Le personnage principal déambule dans des rues à l'asphalte éternellement mouillé, il se perd dans une ville qui, à sa manière, incarne la volonté supérieure à laquelle se heurtent les héros de Kafka.

Ceux qui aiment les intrigues fonctionnant avec les ressorts traditionnels du polar seront déçus par le livre. Bien qu'ils s'y retrouveront avec cette traduction française (avec ces flics et ces détectives qui parlent comme les créatures des bas-fonds parisiens), ils auront droit à autre chose qu'au suspense habituel. Cela est loin de signifier, toutefois, que le roman n'est pas intéressant.

Marie-Ève Pilote

Pierre Morency
AMOURASKA
Boréal, Montréal, 2008, 92 p. ; 17,95 $

En traversant ***Amouraska***, le lecteur de Pierre Morency ne sera pas dépaysé. Celui-ci revisite « les trois lumières de toute vie », soit le lieu de l'épanouissement, l'amour et la poésie, synonyme de beauté, mais aussi les thèmes de l'amitié, du bonheur, de la vie, de la mort, du feu, sans lequel il n'y a pas de soleil, de passion, de brûlure, de chaleur ou de clarté. La première des quatre parties creuse la « question majeure » de l'œuvre de Morency, inlassable quête de sens : « Où vivre ? » Pour se construire, il faudrait d'abord marcher les sens en éveil, fuir la foule et le vacarme, « s'octroyer la distance », apprendre les ailes pour voler vers les richesses naturelles afin d'atteindre un rêve de clarté. Mais cet itinéraire n'est pas sans obstacles. Pour Morency, « [l]e

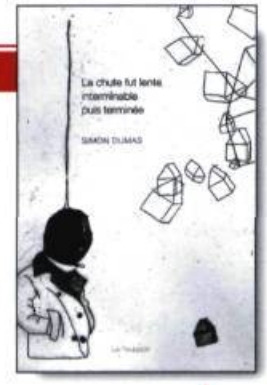
plus dur de ce monde est dans l'être ». Or, cet être, ce « vrai vivant de vie », n'est pas donné d'emblée, il se bâtit grâce aux autres, car « [c]'est dans l'autre humain qu'un humain trouve son réel ». Par contre, « [l]'amour est sans demeure à qui / N'a pas inventé sa voix et sa mesure ». Il faut donc se peupler soi-même d'un feu, comme « l'oiseau naît de sa propre flamme ».

La deuxième section, « Chant de gorge », aborde le thème de l'approche de la mort, « [é]trange pays que ce passage / Vers ce qui reste, / Devient complet et / Donne un sens à ce qui fut ». Le chant de gorge s'avère donc le chant de la nuit, du nord et du froid, une plainte de la vie. Pour endurer l'épreuve, « [i]l suffit parfois de boire un peu de poésie ». Le moment *ultime est présenté comme* l'« [h]eure juste en la demeure / Franchise de toute parole ». La troisième section, « Respects du soir », rend hommage aux amis poètes, dont feu Roland Giguère, à la femme, à l'autre en soi. La fin formule le programme d'une vie vouée à la poésie : avancer pour toucher le lieu où « plonger tout vif / Dans un long travail de mise au net. / Pour la simple joie de dire / La naissance d'un chemin qui en vaudrait la peine ».

Le poème éponyme de la dernière section, « Amouraska », donne la parole à la femme aimée, qui vante les mérites de son homme, son feu. On l'aura compris, Amouraska, c'est Kamouraska sans le *K* initial, paysage traversé par le fleuve, où on fait la part belle à l'amour partagé, qui donne un sens à la vie, un lieu idyllique « où la poésie se fondrait tout naturellement avec l'ordinaire de la vie ». Hélas, ce lieu ne semble pas Québec (rebaptisé Kourk ?), « ville languide et suffisante », dont la rive serait « vide et stérile ».

Yves Laroche

Hommage à Geneviève Amyot



Le poète Simon Dumas dédie son dernier recueil à l'écrivaine Geneviève Amyot. Mais il fait bien plus que le lui dédier : tout le recueil, intitulé ***La chute fut lente interminable puis terminée***, est en fait une conversation entre elle et lui, entre l'œuvre lue et aimée et l'œuvre nouvelle, en travail. Page après page, Dumas convoque Amyot. Il s'adresse à elle, l'appelle, la berce, l'interroge, la remercie. Ainsi, c'est toute la question de l'intimité qui se voit posée, cette intimité qui se développe immanquablement entre l'œuvre que nous aimons, qui nous est proche, et notre propre existence, notre propre parole : « J'ouvre un livre, geste nécessaire pour parcourir la distance de la solitude à un espace habitable », écrit Dumas.

Lire, donc, pour trouver la force d'exister, pour partager sa solitude avec celle d'un autre, pour supporter l'attente et le doute qu'implique toute activité créatrice. On entend en effet, dans ce tête-à-tête entre Dumas et Amyot – tout en murmures et en caresses –, ce qu'il faut de désœuvrement et d'errance lorsqu'on écrit : « Des mots tâtonnants et une si grande distance à parcourir ». On y entend également une soudaine attention à tous ces petits riens du quotidien, qui surgissent lorsque l'on se tient dans le vide de la chose à dire, de la phrase à achever, de la page à tourner : « Tout concentrer en un seul point, minuscule, et parier à savoir s'il sera blanc ou noir ».

Par-dessus tout, ce que vient rappeler ici le poète, c'est ce lien étroit, cet indénouable rapport qui unit écriture et lecture. La tendresse du lecteur à l'endroit non seulement des œuvres qui l'accompagnent, mais de la vie même de celui, de celle, de ceux qui s'y sont livrés, corps et silence et nuits blanches et petits matins pluvieux confondus. Et toute voix qui vient au monde, à la parole, n'est peut-être justement que cela : une sorte de dette envers ces autres voix, lues, entendues, chéries, parties, revenues, chacune d'entre elles « un point de départ pour la voix ».

Alexandre Lizotte

Simon Dumas
LA CHUTE FUT LENTE INTERMINABLE PUIS TERMINÉE
La Peuplade, Taillon, 2008, 58 p. ; 16,95 $

Michel Garneau
POÈMES DU TRADUCTEUR
L'Hexagone, Montréal, 2008, 345 p. ; 29,95 $

Michel Garneau, un de nos auteurs québécois les plus prolifiques, a fait un pacte avec lui-même alors qu'il traduisait ***Book of Longing (Livre du constant désir)*** de Leonard Cohen : pour chaque poème traduit, il en créerait un lui aussi. Ainsi sont nés les ***Poèmes du traducteur***. Qu'on parcoure le recueil en parallèle avec celui de Cohen (il y fait écho, c'est inévitable !) ou qu'on le lise isolément, il ne laisse pas insensible. Composé de poèmes simples, évocateurs, déroutants (comme ceux de Cohen), le recueil suffit à lui seul à éclairer bien des vérités et à extraire l'extraordinaire du banal et le sublime de l'ennui.

Parallèlement au dur et méticuleux labeur de la traduction, Garneau s'offre le plaisir d'écrire (tout en se lançant dans un marathon d'écriture). Son recueil baigne ainsi sous le soleil d'Épicure et de la paresse, tantôt ludique et tendre, tantôt plus sombre et ironique. L'auteur épluche la vie « jusqu'au trognon / jusqu'au cœur de l'absurdité », pour trouver comment « ne pas devenir fou niaiseux ». La poésie du désir n'a d'autre choix que de se casser la gueule sur l'absurdité de la vie.

À lire les poèmes, on imaginerait facilement Garneau qui les récite, qui rit même parfois, tellement l'écriture semble vivante. Le regard du poète se tourne vers le passé et, réussissant à échapper à la nostalgie, s'alimente d'une quête lucide des souvenirs, des folies, des femmes, de la fête, de la famille, de l'intimité. Ce regard poétique scrute également l'avenir, la vieillesse et la mort à venir. Les poèmes de Garneau se situent à l'interstice de ces deux regards ;

ils croquent sur le vif la réalité et incitent à vivre le moment présent dans son jaillissement. Désirs et soupirs se répondent ainsi dans un goût de se fondre dans la vie, dans une simplicité probante qui désamorce toute vérité singulière.

Les ***Poèmes du traducteur*** collent à l'écriture de Cohen par leur simplicité déroutante, aussi crue que belle. Ces poèmes de Garneau libèrent la parole, le mot, le langage. Ils incitent à l'errance, à la liberté. C'est pour le lecteur, comme pour le poète, une expérience de soulagement, « parce que la vision poétique du monde / [… semble] la seule qui n'emprisonne pas ». Un livre comme un vent frais qui à la fois détend et gifle.

Nicolas Davignon

Mathieu Croisetière
LA VIE BASSE
Éditions d'art Le Sabord, Trois-Rivières, 2008, 92 p. ; 14,95 $

« Par quel mot commencer ? » De quel droit commenter une parole si honnête, si nue qu'elle semble n'appeler qu'à l'étreinte ? Comment parler de cette voix-là, de cette vie-là, ***La vie basse***, sans risquer de la heurter, de la blesser ? Peut-être en se tenant à hauteur de murmure, comme dans le seul écho de la voix du poète qui lui prête son nom, sa main, son oreille.

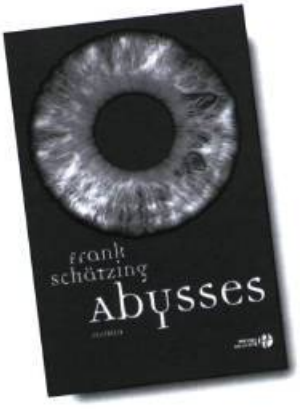
Car il faut parler de ce premier recueil de Mathieu Croisetière. Il le faut absolument. Embrasser cette vie lasse et d'autant plus belle qu'elle n'a plus rien à perdre, qu'elle se perd tout entière à s'énoncer. Bercer l'infinie tristesse qui l'habite, la hante, lui donne la beauté fragile de ce qui, sur le point de s'effondrer, tremble comme jamais auparavant. Enfin, s'abandonner à cette image qui nous vient soudain – qui, à son tour, vient nous hanter : l'image du funambule qui, au-dessus du vide, dans le vide, poursuit sa route, tenant lui-même sa propre corde, la déroulant lentement, puis y déposant, pas à pas, sa petite survie.

« La poésie creuse dans nos chairs / le vide qui fait que l'on avance. » Toute véritable démarche langagière n'en arrive-t-elle d'ailleurs pas là ? À une sorte de parler vide qui s'en remet entièrement au langage alors même qu'il n'y a plus rien à en tirer, plus rien à en attendre que la déception même de parler, parler, parler encore ?

À ce langage dépris de ses certitudes, de ses prétentions, devenant enfin véritable communication, c'est-à-dire bruissement, râle et souffle d'une solitude assumée s'adressant à celle de tous et de tout, à cette mortalité qu'avec tous et tout nous partageons.

Oui, s'il faut lire ***La vie basse***, c'est d'abord par devoir – le devoir de faire écho à celui de l'auteur : « Devoir écrire / quand il n'y a rien ». Devoir tirer de sa fatigue d'être au monde les mots qui ne nous donneront strictement rien, mais sauront au moins recréer le vide, ce peu de vide où se blottir un autre jour, une autre nuit. Survivre encore, pour le meilleur, le pire ? Les deux ? Qu'importe ? Vivre, mourir, jouir ou souffrir : pourvu que cela ait lieu dans la justesse, l'accord entre le mot qui vient et le corps qu'il dévaste, le silence qui à coup sûr viendra et le corps qui, même dévasté, continue de tenir.

Alexandre Lizotte



Frank Schätzing
ABYSSES
Trad. de l'allemand par Danièle Darneau
Presses de la Cité, Paris, 2008, 887 p. ; 36,95 $

Écologie, jeux de coulisses, hégémonie politique, sciences pures et appliquées, autant de mondes désormais imbriqués les uns dans les autres et dont les ambitions hésitent entre l'affrontement et les osmoses. En ce temps et plus encore pendant celui qui se profile, les vendeurs de pétrole fréquentent les fabricants d'armes, les laborantins se partagent entre la recherche à portée guerrière et les avenues socialement prometteuses, l'information oscille entre l'aération de la démocratie

et les conditionnements inavouables... Autant de thèmes qui affleurent dans cet énorme roman de Frank Schätzing et vers lesquels l'auteur infléchit la réflexion. Le risque d'aboutir à une macédoine immangeable était grand ; il est bellement écarté.

Le titre unifie les différentes interrogations : les *abysses* océaniques cachent aujourd'hui encore plus de mystères que l'espace intersidéral et nul Hubble n'éclaire les grands fonds à plus de cent mètres de distance. Dès lors, si les créatures, gigantesques ou unicellulaires, qui peuplent les mers s'insurgent contre les prédateurs humains, les continents émergés constatent qu'ils ignorent tout de leurs vis-à-vis. Or, voilà que les baleines coulent les barques des pêcheurs, que les requins émigrent hors de leurs repaires usuels, que les indestructibles plates-formes pétrolières sont secouées, que le Gulf Stream s'attiédit. Comme il se doit, la hiérarchie politico-militaire conclut à un noir complot terroriste ; hypothèse loufoque et pourtant âprement défendue. Peu à peu, toutefois, sous l'influence d'humains capables de rigueur et de pondération, les questions se précisent : quel interlocuteur est à l'œuvre ? Quel message lance-t-il ? Et surtout : comment communiquer avec lui ? Schätzing fait clairement ressortir une certitude : seule la convergence du politique et de la science, de l'humanisme et de l'humilité peut nourrir l'espoir d'une survie de l'humanité.

L'ombre de Carl Sagan plane sur cet immense questionnement. Dans ***Contact*** (Mazarine, 1986), Sagan avait placé la planète Terre face à un message surgi de l'espace et révélant que des extraterrestres surveillaient les humains. À l'époque, malgré le clivage entre les grandes puissances, Sagan avait imaginé comme réaction humaine la solidarité de tous. Schätzing, à partir d'un message lui aussi émis par un interlocuteur peu familier, se montre moins optimiste. L'hégémonie étatsunienne juge inutile le dialogue et la négociation et cherche dans son arsenal la force qui abattra l'ennemi. On pourrait reprocher à l'auteur de caricaturer la Maison-Blanche et le partenaire de Dieu qu'est Bush, ou regretter l'intrusion d'une fantasmagorie à la *Jaws* dans un débat éthique ; on devra envisager comme terriblement plausible l'entêtement militaro-industriel dont l'humanité, en de telles circonstances, ferait les frais. Un bon suspense et un questionnement nécessaire.

Laurent Laplante

Prix Landerneau 2008

Un récit d'à peine 90 pages, de courts paragraphes et aucun chapitre. Un roman d'une étrange dualité. Dans ***La main de Dieu***, il y a « je », comme dans « J'ai quinze ans » et « Je n'ai pas de photos de mon amant, ni de lettre, aucune trace ». Et puis il y a « elle », comme dans « Elle n'ira plus jamais seule au lycée » et « Elle n'arrive pas à se taire. Si elle se tait, elle va se mettre à l'aimer comme un animal fidèle ou un enfant perdu ».

Quand l'héroïne sans nom de Yasmine Char est-elle « je » et quand est-elle « elle » ? Quelles pensées schizophréniques habitent la narratrice, tiraillée entre plusieurs cultures ? Un côté romanesque un peu fleur bleue cède le pas à une étonnante maturité et parfois, à une brutalité guerrière. Une grande confiance en *La main de Dieu*, justement, qui sera déçue : « Elle avait été si naïve [...] elle insultait le destin ».

Au jeu de la loterie qu'est sa vie choyée dans une famille aisée d'un Beyrouth en guerre, l'enfant est victorieuse et savoure une passion amoureuse d'une vibrante sensualité. Et perdante aussi, puisque ses repères affectifs fondent comme neige au soleil. Enfuie la mère française avec un amant de passage ; absent, ce père libanais « englouti par le chagrin » ; vite disparue, Asma, la grand-mère protectrice. L'enfance se brisera très tôt.

En poids et contrepoids, Yasmine Char raconte le Liban déchiré par d'interminables guerres civiles. Le côté merveilleux de ce pays de légende et de soleil. « Je suis comme ces gens du sable, libre et rebelle, une enfant nomade en devenir, en partance. » Et le côté sombre du Liban musulman, où de lourdes traditions subsistent. « Mon oncle considère le blasphème dans chacun de mes gestes. Dans ma façon de m'asseoir, de souffler une allumette, de jouer avec les bonnes... »

Jusqu'à quel point l'écrivaine invente-t-elle ou nous confie-t-elle sa vie dans cet ambitieux premier roman, bien – peut-être trop – rempli ? Première lauréate du prix Landerneau 2008, l'auteure est née au Liban et, Vaudoise d'adoption, vit en Suisse depuis douze ans.

Michèle Bernard

Yasmine Char
LA MAIN DE DIEU
Gallimard, Paris, 2008, 96 p. ; 18,95 $

Chrystine Brouillet
SILENCE DE MORT
La courte échelle, Montréal, 2008, 384 p. ; 29,95 $

Reflet sans doute de ses deux pôles affectifs, depuis plusieurs années déjà, l'une de nos grandes reines du crime, j'ai nommé Chrystine Brouillet, mène de front deux séries romanesques et policières (dans le désordre pourrait-on dire). L'une, la plus ancienne, est située dans la Vieille Capitale, l'autre à Montréal. Deux séries, deux enquêteurs.

Silence de mort nous ramène la personnalité attachante, épicurienne et originale, et toujours pleine de doutes, de Maud Graham, enquêteuse émérite de Québec, qui est devenue un personnage familier pour bien des lecteurs. La pauvre se trouve une fois encore plongée dans une intrigue complexe, constituée de plusieurs histoires qui s'enchevêtrent à loisir, comme l'affectionne l'auteure de ***Rouge secret*** et du ***Collectionneur***.

Cette fois, le point de départ se situe autour d'un quartier petit-bourgeois et très tranquille de Québec ; un lieu idyllique, sorte de Wisteria Lane où chacun connaît son voisin, où l'on s'invite les uns les autres à des barbecues tout en fourrant allégrement son nez dans des affaires qui ne regardent personne. Un îlot de tranquillité urbain où tout va basculer quand un couple lié à la pègre est assassiné. Ce meurtre dou-

ble, comme un coup de tonnerre, fait voler en éclats la petite communauté. Maud Graham entre en scène, alors que le crime tisse son réseau, que de jeunes criminels s'endurcissent jusqu'à s'entretuer pour un peu de *dope* ou pour avoir été au mauvais endroit au mauvais moment.

Parmi ces fils épars qui finiront par se nouer, les visages d'êtres en pleine crise, celle de l'adolescent fugueur, par exemple, qui se cherche une ancre, celle de l'homosexuel vieillissant et seul, celle de la beauté déchue qui cherche à utiliser ses beaux restes pour appâter un bon parti, mais dont le passé est lourd de secrets. Car ce ***Silence de mort*** aurait pu, s'il n'y avait eu un ***Rouge secret***, s'intituler *Secret de mort*. Fidèle à sa démarche habituelle, Chrystine Brouillet a ici encore choisi d'exploiter un thème central touchant la condition humaine, dans ce cas un sujet moins concret sans doute que ceux de ses précédents romans, mais plus universel : celui de la quête d'identité. Maud Graham elle-même, bonne vivante, gastronome et grande amoureuse, est appelée à s'interroger sur sa vie, son avenir, à travers les silhouettes en détresse qu'elle croise. Les jeunes surtout, qui demeurent omniprésents dans l'œuvre de la romancière.

L'intrigue de ***Silence de mort*** aurait sans doute gagné à être resserrée. Les dialogues et les réflexions intimes des personnages déroutent parfois par leur longueur. Le niveau de langue est aussi inégal, tentative sans doute de restituer la texture des différents mondes qui s'entrechoquent, celui du crime, celui du Québec tranquille et bourgeois, celui de l'adolescence.

Un roman imparfait donc, mais tout aussi attachant et agréable que les quelques précédents.

Florence Meney

Yasmina Khadra
CE QUE LE JOUR DOIT À LA NUIT
Julliard, Paris, 2008, 413 p. ; 29,95 $

La magie du verbe joue une fois de plus. Yasmina Khadra la sollicite sans la contraindre, en enveloppe son lecteur sans que cesse jamais le calme envoûtement. L'écriture illumine ce qui doit l'être, accorde leur triste espace aux barbelés et aux abus de force, abandonne à l'ombre discrète les décisions qui n'osent émerger. Le récit, qui puise à plusieurs décennies, intègre sans dissociation ou solution de continuité deux cheminements, celui de l'homme et celui de sa société, celui d'une conscience tôt blessée à jamais et celui d'un pays en quête de dignité et de liberté. En résulte un parcours sinueux et pourtant cohérent au terme duquel l'enfant algérien devenu vieillard peut et doit dresser le bilan de son existence et celui de son pays.

L'enfant a grandi au plus creux de la misère, victime et complice obligé d'un père courageux, entêté et inadapté. Grâce à un oncle, il accède sans transition à une oasis de sécurité et de confort. L'amitié intense de quelques camarades lui fait presque oublier la fragilité de son statut. Le drame surgira, cruellement, à l'ombre de ces relations : quand l'amour de la même femme oppose deux amis, il n'est guère d'issue apaisante. Ce qui suit n'est que malentendu, équivoque, silence, douleur, fuite. Derrière ce que chacun perçoit et retient, l'équivoque persiste, propice aux interprétations hâtives, aux chagrins prématurés, aux ruptures brusquées. On s'éloigne sans entendre ou dire le pourquoi de l'éclipse. Le jour en doit trop à la nuit pour que triomphe la lumière et pour qu'amour et amitié se parlent et coexistent. Pendant que les restrictions mentales abandonnent à sa pénombre une conscience écorchée et vieillissante, le pays hésite lui aussi aux frontières de la nuit et de la clarté. Il dresse l'un contre l'autre le rebelle algérien et le colonisateur enraciné dans le même sol, l'un en mal de fierté, l'autre de progrès matériel. Le second vante le vignoble patiemment gagné sur le désert, tandis que le premier, à propos de « la mémoire d'une nation éclairée », déclare : « C'est la seule postérité qui me fasse rêver ».

Le lecteur aura parfois l'impression que le jour aurait pu gagner du terrain sur la nuit. Il

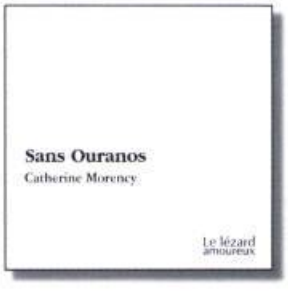
Le lézard amoureux
présente deux nouveaux recueils.

La plaquette cubaine,
recueil collectif de
José Acquelin, Bertrand
Laverdure et Yannick Renaud

Inquiétudes, enthousiasmes
et confusions temporelles
se côtoient au beau milieu
de ce recueil magique.

Sans Ouranos,
de Catherine Morency

Bestiaire des pulsions
féminines en même
temps que traversée des
enfers terrestres.



Le lézard amoureux

aurait suffi que l'ami amoureux confie son secret à l'autre ami amoureux. Ou que le héros ne se laisse pas extorquer la promesse qui le condamne au silence. Khadra ne l'a pas voulu. Peut-être voulait-il montrer que son héros n'a pas su cultiver en lui la qualité qu'il valorise le plus dans le patrimoine de son pays et qu'incarnait son oncle : « Aussi loin qu'il m'en souvienne, au plus profond des convictions du vieillard que je suis devenu, aucun être ne m'a renvoyé, avec une aussi splendide clarté, ce que j'estime être la plus accomplie des maturités : le *discernement* – cette valeur, si orpheline de nos jours, qui grandissait mon peuple du temps où l'on ne donnait pas cher de sa peau ». Peut-être la jeunesse du héros n'avait-elle pas conquis le discernement, peut-être Khadra a-t-il obéi à l'exigeant discernement en s'inclinant devant les droits de la nuit.

Laurent Laplante

Svetislav Basara
PERDU DANS UN SUPERMARCHÉ
Trad. du serbe par Gojko Lukic
Les Allusifs, Montréal, 2008, 177 p. ; 21,95 $

Irrévérencieux, dit-on de Svetislav Basara, cet écrivain ex-yougoslave né en 1953 dans une petite ville serbe, à la frontière de la Bosnie. La vingtaine de nouvelles de ***Perdu dans un supermarché*** sont dans la continuité de l'écriture déroutante de l'auteur, par ailleurs toujours finement ciselée.

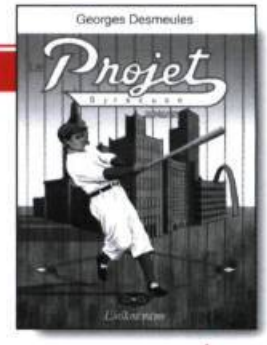
« Svetislav est là ? – Non, répond ma mère, ça fait deux jours qu'il n'est pas là. – Mon Dieu, où suis-je ? » Basara se cherche dans sa propre maison et souvent dans le vaste monde. Et dans un supermarché, pourquoi pas. Héritier de l'autodérision propre aux artistes de l'Europe centrale, l'auteur construit et déconstruit ses histoires plus souvent qu'à son tour. Au milieu de ces textes sans queue ni tête, le lecteur est aussi perdu que l'écrivain et ne sait plus où il en est, ce qui, du reste, n'est pas du tout désagréable.

Dans ce huitième livre traduit en français – le vingtième de l'écrivain –, l'anarchique Basara illustre ses propos décousus en introduisant dessins, bandes dessinées et photos dans le corps du texte, comme l'ont fait avant lui ses contemporains Orhan Pamuk et W. G. Sebald. Le roman abonde en références à la musique, à la littérature et au cinéma européens et américains, par jeu peut-être, ou pour mieux se situer et nous situer, qui sait.

Avec coquetterie, Basara fait signe à Kafka, à qui on le compare parfois : « J'ai décroché le combiné, inquiet à l'idée qu'en lisant ces lignes *Calcium Sandoz* pût dire que ça ressemblait trop à Kafka ». Clin d'œil aussi à son compatriote Albahari, superbe auteur dont le style est par contre à mille lieues du sien : « [...] une biographie est en fait une *description de la mort*, comme dirait David Albahari ».

Baigné d'un narcissisme dérisoire de bon aloi, ***Perdu dans un supermarché*** a un côté rigolo ; Dieu, par exemple, répond au téléphone et l'auteur

Premier roman



Fête de l'imagination, de la culture et du ludisme, ***Le projet Syracuse***, premier roman de Georges Desmeules, est l'un des récits québécois les plus réussis à s'inspirer de Jorge Luis Borges. Un exégète tapi dans l'ombre entreprend de narrer les tribulations d'un mathématicien nazi, Wolf Habermann, alias Thomas Lewis, devenu espion et conspirateur aux États-Unis afin de ralentir les recherches scientifiques des Alliés durant la Seconde Guerre mondiale. Le projet fou que cet espion met en place prend appui sur la passion nationale pour le baseball, et le roman ne cesse alors de lier ce sport à la mythologie américaine (qui n'exclut pas le Québec) par une figure constante, celle de la régénération et du passage. C'est dire comment une histoire fictive parvient à amalgamer l'ensemble de la vie intellectuelle étatsunienne du XX^{e} siècle.

L'intérêt du roman tient aux observations à l'emporte-pièce émises par Habermann dans ses archives personnelles mises au jour par le narrateur : toute la vie sociale, culturelle et scientifique des États-Unis est alors lue à la lumière du baseball, qui devient le véritable moyen de comprendre ce pays. Le roman se donne à lire comme une étude philologique du parcours de l'espion, avec une distance caustique à la fois captivante et moqueuse, et il en résulte une narration qui mêle de façon loufoque la petite histoire érudite, l'histoire officielle consacrée et des inventions toujours juste assez tordues pour faire douter à l'occasion le lecteur, aussi féru soit-il de sport, de politique, de complots et de littérature. Le lecteur est donc choyé de découvrir, de page en page, une imagination au service de l'intelligence, qui invente une histoire à partir de ses omissions et de ses trous, en juxtaposant ce qui ne l'a jamais été. Si ***Le projet Syracuse***, dans un élan de liberté beau à observer, lie Adolf Hitler, un nain ayant réellement joué pour les Cards de Saint-Louis, Roland Barthes et de multiples autres figures du XX^{e} siècle, si le roman devient une enquête presque policière, si chaque page est marquée du sceau de l'inventivité, c'est que le roman comprend que le langage crée des mondes et qu'un des plaisirs de l'écrivain est d'étirer à son point maximal l'horizon du possible, se jouant pour et contre le lecteur des limites du vraisemblable. Devant ce plaisir de la fiction, le public suit, ravi.

Michel Nareau

Georges Desmeules
LE PROJET SYRACUSE
L'instant même, Québec, 2008, 243 p. ; 25 $

se plaint de sa condition humaine : « C'est pourquoi je ne puis marcher sur l'eau ». Demeurons cependant attentifs aux comparaisons faciles, Basara n'est pas à la littérature ce que Kusturica est au cinéma. Tous deux voguent dans des univers fort différents.

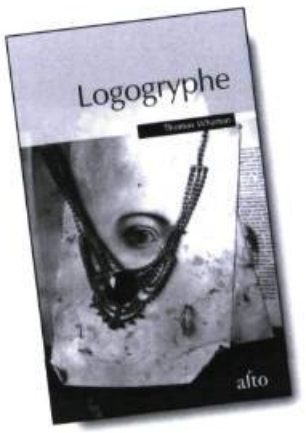
Michèle Bernard

Thomas Wharton
LOGOGRYPHE
Trad. de l'anglais par Sophie Voillot
Alto, Québec, 2008, 193 p. ; 20,95 $

Qu'est-ce qu'un roman ? Si vous affirmez que c'est un livre, vous ne possédez qu'une partie de la réponse. Qu'est-ce qu'un livre alors ? C'est bien ce que Thomas Wharton tente de définir dans son œuvre conceptuelle ***Logogryphe***. Titre évocateur puisque, comme son homonyme *logogriphe* (énigme où l'on donne à deviner plusieurs mots avec les mêmes lettres), le volume force le lecteur à rassembler diverses pièces d'un casse-tête.

L'histoire commence avec une mystérieuse famille des Rocheuses canadiennes qui, un jour, légua l'amour de la lecture à un jeune enfant égaré. À partir de ce moment, sa vie prend une allure de quête : découvrir le livre idéal. Voguant de rêves en aventures, le narrateur guide son lecteur vers les procédés d'appréciation des livres selon différentes cultures. De l'apparition du papier à la trouvaille de la reliure, les livres n'ont jamais cessé d'intéresser les peuples. Leur pouvoir imaginatif inspire un air d'entière liberté. À toutes les époques, sur tous les continents, les livres transportent et transmettent. Et c'est ce que notre explorateur désire. Devenu écrivain, c'est à son tour de perpétuer l'évasion. Au milieu d'une écriture parsemée d'histoires, il a logé sa création. Créature évanescente nichée dans les pages des livres, le *logogryphe* n'est apercevable que par les réels lecteurs, ceux qui désirent plus que comprendre le livre, mais bien le concevoir.

Originalement écrit en anglais, le roman n'a rien perdu de sa densité à la traduction. Le contexte s'applique à toutes les langues du monde. Le plaisir de la lecture est d'un vocabulaire universel et Thomas Wharton l'a très bien écrit. Quiconque



s'identifie à l'aventure, se reconnaît dans la lecture et s'approprie l'écriture mérite de vivre le livre. Comme quoi le bouquin idéal existe dans les yeux, la tête et le cœur de son lecteur.

Luc Nadeau

Christian Feuillette, éditeur

Bleu de lune et Soleil d'Or
978-2-923438-19-9 18,95 $
collection filon

Yves Alavo
LAURÉAT
DU PRIX LITTÉRAIRE
ANEL-AQPF 2008
Catégorie poésie

www.feuillette.ca www.diffusionchf.ca

Georges Duhamel
VIE ET AVENTURES DE SALAVIN
Omnibus, Paris, 2008, 807 p. ; 46,95 $

Après la réédition de ***La chronique des Pasquier*** il y a dix ans, Omnibus a eu l'excellente idée de remettre sur le marché ***Vie et aventures de Salavin***, titre générique qui regroupe cinq romans parus pour la première fois entre 1920 et 1932. En outre, l'éditeur a pris l'heureuse initiative d'ajouter une nouvelle du recueil ***Les hommes abandonnés*** (1921), dans laquelle nous trouvons un épisode important de la vie de Salavin, et un bref essai, ***Vie et mort d'un héros de roman***, où Georges Duhamel explique la genèse de son personnage.

Cette réédition en un seul volume est un véritable événement, l'occasion inespérée de redécouvrir une œuvre essentielle, emblématique de la misère morale qui caractérise tout un pan de la production fictionnelle des années 1920 ; sans compter que le personnage de Salavin est le précurseur évident du Roquentin de ***La nausée*** de Jean-Paul Sartre et du

Meursault de *L'étranger* d'Albert Camus, ce qui n'est pas peu dire. Salavin est un petit employé de bureau congédié après avoir commis un geste inusité, bien qu'anodin, qui a soulevé la fureur de son patron. Le geste posé inaugure un questionnement existentiel qui bouleversera la vie malheureuse de Salavin et le conduira jusqu'à Tunis, où il tentera une dernière fois de refaire sa vie. Dans les Années folles, Salavin n'a surtout pas envie de s'amuser et de fêter, mais seulement d'essayer d'apprendre à être un homme afin de pouvoir donner un sens à sa vie.

Malgré les rides inévitables qu'elle a pu prendre, l'œuvre de Duhamel reste assurément la porte d'entrée privilégiée pour quiconque désire s'initier au désarroi de l'entre-deux-guerres littéraire, ne serait-ce que parce que ce désarroi est encore largement le nôtre presque cent ans plus tard.

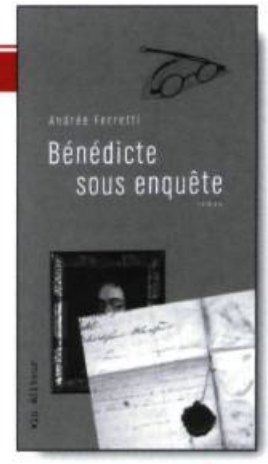
François Ouellet

Niccolò Ammaniti
COMME DIEU LE VEUT
Trad. de l'italien par Myriem Bouzaher
Grasset, Paris, 2008, 542 p. ; 32,95 $

Une petite ville de l'Italie contemporaine. Un garçon de treize ans, Cristiano, et son père, Rino Zena, chômeur alcoolique et néonazi, unis tout autant par un amour excessif que par la violence et la peur. Les deux amis de Rino : Corrado Rumitz, surnommé Quattro Formaggi à cause de son appétit sans limites pour la pizza aux quatre fromages, dont le corps est agité de soubresauts incontrôlables depuis qu'il a failli mourir d'une décharge électrique, et Danilo Aprea, sans cesse à la recherche de moyens pour reconquérir sa femme qui l'a quitté depuis plusieurs années. Le fantôme honni de la mère de Cristiano partie un jour sans laisser de trace et en abandonnant son fils aux seuls soins tordus du père. Les ennemis, ceux du père ou du fils : Beppe Trecca, le travailleur social qui laisse constamment planer la crainte d'enlever la garde de Cristiano à son père pour le confier à un foyer, le commerçant Castardin et l'entrepreneur Marchetta qui ont congédié Rino, le jeune motard Tekken qui a eu la mauvaise idée de donner sa première raclée à Cristiano, les trop belles filles du collège, Esmeralda et Fabiana, qui se moquent du jeune garçon, et tous les autres qui ont la mauvaise idée de se mettre en travers de leur chemin. Et bien sûr la victime expiatoire et pas tout à fait innocente de cette tragédie qui évolue jusqu'au point de non-retour en quatre jours à peine.

Lauréat du prestigieux prix Strega 2007 de la littérature italienne, Niccolò Ammaniti dépeint, avec *Comme Dieu le veut*, une société marquée par la violence et l'abrutissement où les paumés donnent libre cours à leur fureur viscérale. Il faut lire le passage où Rino, qui découvre le visage tuméfié de son fils après avoir été battu, se reproche amèrement d'avoir manqué à son devoir de père en ne lui apprenant pas à se battre avec méchanceté et, après une rapide leçon, l'entraîne par les rues de la ville pour retrouver son agresseur et l'applaudir pendant qu'il le frappe en traître

Andrée Ferretti



L'enquête menée par Andrée Ferretti sur la mystérieuse Bénédicte ne convaincrait pas tous les jurys, mais elle sèmera un doute séduisant dans l'esprit des lecteurs et plus encore des lectrices. Par-delà la découverte que propose l'auteure, la démarche est l'occasion de se familiariser avec la fin du XVII[e] siècle, telle que pouvaient la vivre à Amsterdam les juifs qui y avaient cherché refuge et prospérité et telle que la subissaient les femmes toujours prisonnières de préjugés tenaces. Non seulement l'hospitalité offerte aux marranes demeure aléatoire, mais les juifs eux-mêmes sanctionnent sévèrement l'indépendance d'esprit au sein de leur communauté. L'ostracisé ostracise à son tour. Décor peu propice à l'éclosion et surtout à l'envol d'une pensée philosophique préconisant le constant recours à la Raison plutôt qu'aux affirmations de la Révélation. Situation plus difficile encore si la critique des certitudes imposées par les hiérarchies émane d'une femme. Mieux vaut louvoyer.

Aussi prudente que déterminée, Bénédicte dissimule donc sa féminité pour retirer au moins un argument à ceux que hérissent ses thèses. Elle mise tout sur la Raison. Même à celle-ci elle interdit de juger selon des références morales. « La connaissance vraie libère, écrit-elle, parce qu'elle montre que l'univers ne se situe pas dans l'ordre du bien et du mal, mais dans celui de la nécessité de ce qu'il est. » Non seulement la Révélation cède ainsi le pas au jugement humain, mais celui-ci s'incline à son tour devant l'*existence* des êtres et des choses. Sartre aurait apprécié.

Andrée Ferretti veille à ce que ces textes audacieux passent de Bénédicte à une descendante digne de ces confidences, d'Amsterdam au Québec. Trois siècles séparent l'ancêtre Guillaume Bertrand de sa distante héritière, mais, dès la découverte des documents dans une vieille maison de Neuville, Sophie en saisit la portée et en partage l'esprit. Sans effort, elle imagine Bénédicte insérant ses vues philosophiques et sociales dans la modernité : « Je la vois, je l'entends. Elle s'élève contre les sirènes de la société du spectacle, du marketing, de la marchandisation de la vie, nouvelles formes de la séduction des esprits, formes plus assujettissantes que jamais, parce que déguisées sous les oripeaux de la promotion de la liberté ».

Faudrait-il, pour corriger l'injustice commise à l'endroit de la pensée féminine, apposer enfin la signature de Bénédicte au bas d'une des œuvres philosophiques marquantes de l'Occident ? Andrée Ferretti n'insiste pas : « À toi qui me liras la liberté et le plaisir / D'hésiter entre la réalité et le réel ».

Laurent Laplante

Andrée Ferretti
BÉNÉDICTE SOUS ENQUÊTE
VLB, Montréal, 2008, 159 p. ; 19,95 $

avec une barre de fer... Un moment « initiatique » marquant le début de la montée de la violence chez le fils, émule du père, qui ira encore plus loin au fond du gouffre de la rage gratuite. Fresque sociale de plus de cinq cents pages tissées de mille et un détails, le roman sera adapté pour le cinéma par le même réalisateur qui a porté à l'écran le précédent roman d'Ammaniti, ***Je n'ai pas peur***.

Linda Amyot

Richard Powers
LA CHAMBRE AUX ÉCHOS
Trad. de l'américain par Jean-Yves Pellegrin
Le cherche midi, Paris, 2008, 472 p. ; 34,95 $

L'Américain Richard Powers a la réputation d'écrire des romans intelligents, à la fine pointe des connaissances du moment et qui, de ce fait, exigent du lecteur attention et persévérance. Son troisième roman traduit en français, ***La chambre aux échos*** (National Book Award, 2007), confirme cette réputation. En effet, à partir de la douloureuse relation entre un frère et sa sœur due à un traumatisme cérébral, Powers crée une intrigue qui nous conduit dans les arcanes du cerveau et interroge nos idées sur la perception, l'affect et la mémoire.

Un soir de février 2002, dans des circonstances qui resteront mystérieuses jusqu'à la fin du roman, Mark Schluter est victime d'un accident de la route qui le laissera affligé du syndrome de Capgras. Les sujets atteints de ce syndrome, nous apprend Powers, « croient que leurs proches ont été remplacés par des androïdes perfectionnés, des sosies, ou des extraterrestres [...]. Le visage d'un proche déclenche en eux des souvenirs mais aucun affect ». Pour le sortir de cet état, sa sœur Karin, qui fut toute sa vie son ange gardien, décide de faire appel à Gérald Weber, un éminent neurologue et l'auteur d'ouvrages à succès sur le fonctionnement du cerveau. Intrigué par les variations de ce syndrome chez le jeune Schluter, le grand « neurocogniticien » accepte de quitter le confort de sa vie new-yorkaise pour se rendre à son chevet dans le Midwest américain. Ce retour dans l'immuable hinterland américain, un an après les événements de septembre 2001, éveillera chez lui un malaise qui l'amènera peu à peu aux doutes : doute sur la valeur de ses connaissances « scientifiques », doute sur les rapports qu'il entretient avec ses patients, doute finalement sur les liens qui l'unissent à sa famille. Quant à Mark et à Karin, disons qu'au terme de leur traversée des apparences, chacun verra sa vie transformée.

« Comment le cerveau édifie-t-il l'esprit, et comment l'esprit édifie-t-il tout le reste ? Existe-t-il un libre arbitre ? En quoi le moi consiste-t-il, et où résident les corrélats neurologiques de la conscience ? » Ce sont là quelques-unes des questions qui sous-tendent l'intrigue du roman et nourrissent la réflexion du lecteur à mesure qu'il s'enfonce dans le récit. Par la présentation de quelques cas de dysfonctionnement neurologique (idioglossie, paramnésie, anosognosie, etc.), Richard Powers ouvre de fascinantes perspectives sur ce que l'on appelle nos états de conscience.

C'est, de loin, l'aspect le plus intéressant de son bouquin. La solidité de sa documentation fait en effet oublier ses quelques faiblesses : un récit éparpillé en intrigues secondaires qui diluent l'intérêt, un niveau de langage parfois mal adapté aux protagonistes (problème de traduction ?) et, trop souvent, une affectation du style par l'abus de la métaphore. Mais, en dépit de ces scories, aucun esprit curieux ne regrettera la lecture de ***La chambre aux échos***.

Yvon Poulin

Jean-Paul Dubois
LES ACCOMMODEMENTS RAISONNABLES
L'Olivier, Paris, 2008, 260 p. ; 29,95 $

Le dernier roman de Jean-Paul Dubois s'ouvre sur la mort de Charles Stern, le frère friqué d'Alexandre, l'oncle prétentieux de Paul. Les deux frères se détestant à qui mieux mieux, le survivant s'impatiente devant le cercueil bloqué au seuil du four crématoire, le tapis roulant refusant simplement d'avancer : « Décidément, ton oncle nous aura fait chier jusqu'au bout ». Pourtant, quelques jours plus tard, le père de Paul amorce sa transfiguration : héritier du frère célibataire et sans enfants, le voilà qui abandonne ses valeurs passées et, sous le regard ahuri de son fils, devient l'être insoupçonné qu'il a sans doute toujours été.

Alors qu'il est empêtré d'une femme sous calmants et d'un vieux père déroutant qui a trouvé son second souffle, Paul Stern saisit l'occasion de fuir à Hollywood la vie toulousaine qui lui pèse de plus en plus : la Paramount vient de lui offrir de faire un *remake* d'un quelconque vieux film français, *Désarticulé*.

Nous voici en terrain connu... le énième « Paul » de Dubois est dans la pure lignée des précédents : partagé entre des sentiments contradictoires, hésitant, impudent, vaguement nostalgique et courageusement lucide. *Les accommodements raisonnables* de Paul Stern sont empreints d'amertume, de fatalisme et, comme dans tous les autres romans de Dubois, d'une exquise sensibilité. Partagé entre son exaspération contre un père qui se métamorphose en parvenu et la nostalgie de la femme jeune et pétillante qui fut la sienne, Paul amorce en Amérique un périple qui le

mènera droit au cœur de ses angoisses existentielles. À son retour à Toulouse, riche d'une nouvelle expérience, il réintégrera la réalité qu'il a un moment gommée, histoire de reprendre, à l'instar de l'« apostat flamboyant » qui lui tient désormais lieu de père, un second souffle : « Les accommodements raisonnables que nous avions tacitement conclus nous mettaient pour un temps à l'abri d'un nouveau séisme, mais le mal était toujours là, tapi en chacun de nous, derrière chaque porte, prêt à resurgir ».

Sylvie Trottier

Sylvain Lelièvre
LE CHANTEUR LIBRE
Typo, Montréal, 2008,
313 p. ; 16,95 $

Compte tenu de son poids démographique, le Québec a eu depuis un demi-siècle une proportion exceptionnelle de grands chansonniers et d'auteurs. Parmi ceux-ci, Sylvain Lelièvre (1943-2002) était l'un de nos artistes les plus talentueux. Interprète de très grand talent mais souvent sous-estimé, Sylvain Lelièvre a enregistré dès 1974 plusieurs de ses compositions dont les textes méritent d'être relus. Au début des années 1970, la radio FM au Québec avait favorisé l'émergence d'artistes moins clinquants, d'un humour subtil. Dans « La banlieue » (1979), on peut lire : « Je suis de la classe moyenne / Ça veut dire que j'suis endetté ». Dans « Le blues du courrier » (1974), le chanteur ironise : « Ma journée peut pas commencer / Tant qu'le facteur est pas passé ».

Outre l'intégrale des chansons (dont « Petit Matin », « Old Orchard », « Marie-Hélène » et plusieurs inédits de jeunesse), on trouve une préface de Robert Léger (du groupe Beau Dommage), une présentation de Denys Lelièvre sur leurs fréquentations musicales de jeunesse (Charles Trenet, Félix Leclerc, Nat King Cole), mais aussi une postface fort juste de Jean Royer, une trop brève chronologie, une discographie comprenant 33 tours et disques compacts.

Cet ouvrage important s'ajoute à la réédition du coffret *Chansons retrouvées*, comprenant en outre un DVD et un livret ; au moment où l'histoire de Limoilou racontée par Jacques Saint-Pierre (***Lettres de Limoilou, De Cartier à aujourd'hui***) évoque directement la chanson de Lelièvre « Lettre de Toronto ». Le texte évocateur de cette chanson sur l'avenir de la culture francophone devant l'anglicisation est chargé de références culturelles sur le pouvoir des compagnies de disques multinationales et de certaines stations de radio : « On vient de signer cinq ans chez CBS », qui « sont forts à CHOM ». Ces allusions demanderont un jour à être expliquées, afin de comprendre les subtilités et les sous-entendus, par exemple pour décrire comment les marchands canadiens-anglais désignent l'auditoire du Québec : « Y nous ont dit que tout c'qui nous manquait / C't une toune française *pour le marché de l'Est* ».

Par ailleurs, on attend toujours une édition critique des chansons de Sylvain Lelièvre. En avant la musique !

Yves Laberge

Esther Rochon
LES CHRONIQUES INFERNALES
T. 1 : LAME
Alire, Québec, 2008, 247 p. ; 12,95 $

Roman paru en 1995, ***Lame*** méritait amplement une réédition. Avec élégance et profondeur, l'auteure renouvelle la conception que l'imaginaire s'est formée de l'enfer au fil des ans et dans le creuset des catéchismes. À en croire le premier d'une substantielle succession de tomes, l'enfer peut, en effet, sévir en horreurs diverses et traiter avec une certaine désinvolture les traits que lui attribue la tradition. Tel enfer est *mou*, tel autre, d'inspiration plus classique, soumet ses damnés aux pires supplices. La frontière entre la vie et l'après-vie devient poreuse. La proverbiale éternité subit elle aussi des retouches, puisque le prince des enfers termine sous nos yeux un règne de seulement (!) mille ans. Quant au fils et successeur de ce menaçant Lucifer, il concocte d'importantes réorientations dans le rôle et le site de la damnation. Entre autres réformes, il conscrira pour l'expiation plusieurs mains et divers lieux.

Car un élément récurrent retient l'attention : l'enfer est un univers d'exigeante justice. Justice qui jauge autrement la médiocrité et la méchanceté, la simple démission et l'investissement de l'âme dans le mal. Justice qui cesse de châtier si la faute était circonscrite et que la peine a été dûment payée. Justice qui laisse la victime s'exprimer sur la sentence à imposer au bourreau. Justice qui, malgré tout, ne dissimule aucunement son rôle punitif. « Peut-être que l'enfer, c'était la terre sans l'hypocrisie. » Dès lors, l'enfer cultiverait une justice plus respectable que celle des mondes familiers. « C'est vrai, l'enfer, d'où tu viens, est reconnu comme un lieu où règne la justice. Ici, que veux-tu, on fonctionne plutôt comme dans les mondes extérieurs. » L'enfer, sous le règne du Lucifer disparu, aurait même été, pour ces mondes parallèles encore imprécis, une échappatoire facile et honteuse. Ils auraient rentabilisé le mal sans jamais le combattre. Sous leurs yeux se seraient multipliés avec bénéfice et sans répression les comportements les plus abjects, seul l'enfer aurait assumé la tâche ingrate de les sanctionner. Était-il équitable que l'enfer assume le rôle du bourreau et que les mondes aux crimes florissants se dispensent des fonctions répressives ? Pourquoi l'enfer serait-il seul chargé du « sale travail » ? La réforme sera en bonne voie quand chaque monde assumera sa part des sanctions.

L'auteure dans ce premier tome semble consciente de ne baliser qu'imparfaitement ce nouvel enfer. La mort est-elle encore un passage irréversible ? Sera-t-il possible de circuler d'un monde à l'autre ? Quels péchés obtiendront une réduction de peine ? Les « bonnes âmes » pourront-elles dépasser la tâche plutôt décorative et lénifiante à laquelle elles sont limitées dans ce premier tour de piste ? La romancière, en habile gestionnaire de ses intrigues, se réserve de poser ou non ces questions. À suivre.

Laurent Laplante

Alain Denis
FOULE INTIME
Michel Brûlé, Montréal, 2008, 319 p. ; 19,95 $

Avec ***Bidou Jean, bidouilleur***, nouvellement réédité, Alain Denis avait réussi à décrire l'imaginaire d'un jeune garçon où les jeux de langage luttaient efficacement contre la solitude, la folie et le désarroi. Les critiques avaient lié avec raison l'écriture de Denis à celle de Réjean Ducharme. Dans ***Foule intime***, son deuxième roman, la filiation est poussée plus loin et sert l'intrigue. En effet, ce rare roman québécois qui s'attarde à la vie sur un campus universitaire confronte cinq étudiants d'un cours portant sur l'intimité dans l'œuvre de trois écrivains majeurs dont Ducharme. Denis réussit de cette façon à réfléchir sur le monde contemporain, sur la pudeur et l'exhibitionnisme, sur le culte de la célébrité, sur les rapports à soi et aux autres, grâce à un récit alerte, assez cabotin et habilement construit.

Didier Alarie, professeur du cours en question, se rend à l'université pour récupérer ses choses avant une année sabbatique. Il découvre alors un sac rempli d'enregistrements audio des discussions de cinq de ses étudiants qui bavardent et réfléchissent à son cours. Alarie les écoute en voiture durant son séjour sur la côte est étatsunienne en les commentant. Se construit ainsi la structure du roman : chaque cassette écoutée ramasse les échanges entre les étudiants durant une des semaines de la session alors qu'ils se rencontrent au bar étudiant après le cours. Puis Alarie commente chaque semaine ces dialogues, en prenant soin d'en dire le moins possible sur lui, mais en éclairant les intuitions, les idées et les désirs sous-entendus par ses étudiants. Ce double mouvement, qui révèle une relation d'exhibitionnisme et de voyeurisme (sonore !), est déjà en soi une belle façon de mettre en scène l'intimité, mais le roman parvient aussi, par la spontanéité de la conversation de taverne, à élargir à toutes les sphères de la vie la difficile négociation de son intimité au sein d'un groupe.

Les quinze semaines de la session deviennent alors un terrain d'expérimentations des limites et des possibilités qu'offre le dévoilement de pans de sa vie intime. Alarie apparaît comme le témoin et le destinataire de moments de célébrité, d'intimité et d'humiliation publique qui ponctuent les gestes de ces étudiants. Roman fin et vif, drôle et cruel, ***Foule intime*** offre un regard

caustique sur le monde contemporain régi par l'obligation médiatique du spectacle de soi, dont nous sommes, hélas, à la manière du professeur, le témoin et le destinataire.

Michel Nareau

Michel Le Bris
LA BEAUTÉ DU MONDE
Grasset, Paris, 2008, 678 p. ; 34,95 $

Les grands espaces et les aventuriers qui les sillonnent exercent sans contredit une intense fascination sur Michel Le Bris ; en témoignent les titres de ses nombreux ouvrages : ***La fièvre de l'or***, ***Les flibustiers de la Sonore***, ***Pirates et flibustiers des Caraïbes***, ***L'homme aux semelles de vent***... pour n'en nommer que quelques-uns. Dans ***La beauté du monde***, il nous invite à marcher sur les pas d'un audacieux couple du siècle dernier, Osa et Martin Johnson, auquel il a d'ailleurs consacré un album au titre évocateur : ***Africa, images d'un monde perdu***.

Voilà un livre ambitieux, mi-roman, mi-récit de voyage, qui met d'abord en scène Winnie, auteure d'un récit pour adolescents et d'un conte animalier. Impressionnée par ces deux publications, Osa Johnson souhaite qu'elle l'aide à rédiger son autobiographie. C'est ainsi que débute le long périple que l'on entreprend à la lecture de ce pavé de près de sept cents pages.

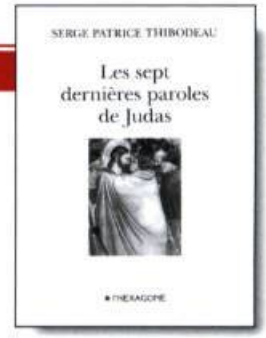
Après une lente description des années new-yorkaises du couple en quête de mécènes, le récit romancé de la première expédition en Afrique d'Osa et Martin Johnson fait rapidement oublier les longueurs du début. Audacieux chasseur d'images, Martin Johnson entraîne son père, sa femme, leur singe, ainsi que des centaines de porteurs en des terres sauvages inhospitalières pour découvrir et immortaliser, avant qu'un autre type de chasseur ne la détruise, une faune généreuse et encore préservée.

À l'incursion en des lieux incertains et hostiles où les liens, inévitablement, se consolident ou se rompent succèdent des scènes majestueuses d'une nature luxuriante et intouchée. « Ce fut d'abord une ligne tremblante à l'horizon, un mince liséré d'or sous les traînées violines de la nuit s'en allant, puis un mascaret déferlant au ras des herbes hautes, une nappe d'or ondoyante incendiant les grands arbres, accrochant des pluies de perles aux branchages. »

Au mépris du danger, en ces terres lointaines et fascinantes de l'Afrique du début du siècle dernier, on a vraiment l'impression d'être du voyage des Johnson. Et, au fil des pages, on se laisse éblouir, comme ils l'ont été, par la découverte d'un continent où se côtoient l'enfer et le paradis.

Sylvie Trottier

Judas, un traître ?



L'œuvre de Serge Patrice Thibodeau a toujours été le lieu de questionnements spirituels, avec tout ce que cela comporte de doutes et de déchirements. Avec ***Les sept dernières paroles de Judas***, le poète, par la voix de l'apôtre, interroge l'homme, l'amour... et Dieu.

Lâche criminel, Judas ? Pure passion, plutôt. Beauté perdue, cri d'amour. Mais « les hommes, de la beauté ne savent que faire ». Aussi, livrant Jésus-Christ afin que s'accomplissent les Écritures, Judas témoigne d'un amour d'une telle intensité qu'il devra le payer de sa vie même. Et le fameux baiser de la trahison n'est alors peut-être que l'ultime expression de sa foi, de son amour : l'arrière-goût, tendre et amer, de la mort qui aura tôt fait de réunir les deux amis.

Si l'apôtre – « la face cachée de l'homme » –, si son destin, si son histoire fascinent autant, c'est sans doute parce qu'en eux se joue tout le drame de la foi, et ce, de manière totale, viscérale : est-ce bien Judas qui trahit Jésus ou plutôt Dieu lui-même qui trahit l'apôtre, l'homme ? Ce Dieu qui brise, abandonne, lâche, oublie, se tait ? Quoi qu'il en soit, la figure de Judas incarne probablement mieux que celle de tout autre apôtre le tourment de l'homme devant l'insondable immensité du ciel, l'incessante tension entre corps et esprit, aveuglement béat et cruelle lucidité.

La plume de Serge Patrice Thibodeau, toujours frémissante, vibrante, parvient à faire ressentir la chair même de l'homme – oui, seulement ça : la chair d'un homme. Un homme brisé, perdu, qui, passant une corde autour de son cou, ne fait ni plus ni moins qu'achever le baiser, la douleur tombée « dans la gorge », celle d'aimer encore, même condamné, même seul, même sacrifié. « La peine que je traîne n'a d'égal / Que le chagrin d'amour : un écho / Rien de moins, c'est tout dire », chante le Judas de Thibodeau. Et, dans un sanglot étranglé, cet homme qui va mourir vient nous rappeler que même après tout, même lorsque plus rien ne tient, il reste au moins, dans la gorge de quiconque a aimé, la chaleur de ce sanglot étranglé, c'est-à-dire une voix.

Alexandre Lizotte

Serge Patrice Thibodeau
LES SEPT DERNIÈRES PAROLES DE JUDAS
L'Hexagone, Montréal, 2008, 78 p. ; 14,95 $

Alexander McCall Smith
UNE QUESTION D'ATTITUDE
Trad. de l'anglais par Martine Skopen
Fides, Montréal, 2008, 250 p. ; 24,95 $

L'action se passe en Écosse, à Édimbourg surtout où, dit-on, tout le monde connaît tout le monde. La jeune quarantaine, belle et cultivée, Isabel Dalhousie vit en célibataire, encore bouleversée, à l'occasion, par les mauvais souvenirs de son mariage avec un homme qui la trompait allègrement. Son attitude devant la vie, le regard qu'elle porte sur les gens et les choses témoignent de sa

formation de philosophe et de son travail de rédactrice en chef de la *Revue d'éthique appliquée*. Généreuse et empathique, elle doute, s'interroge, enquête, vérifie, bref réfléchit beaucoup avant d'agir. Aussi, même si elle est amoureuse de Jamie, son grand ami, et ex-copain de sa nièce Cat, elle tait ses sentiments. N'est-il pas beaucoup plus jeune qu'elle, le beau musicien ? N'espère-t-il pas que Cat lui revienne ? D'autres couples se font ou se défont parmi ses proches, occasions de jauger chacun, de réfléchir sur l'éthique de l'amour, de se demander dans quelle mesure la beauté provoque l'amour, etc. Chose certaine, l'amour métamorphose les êtres et embellit tout.

Ces questions s'intercalent dans le quotidien d'Isabel dont l'esprit navigue d'une digression à l'autre, de sorte que le ton du roman n'est jamais empreint de gravité. L'héroïne elle-même ne se prend pas trop au sérieux, toute perle rare qu'elle apparaisse aux yeux des autres. Quant au lecteur, les quelques failles qu'il détectera chez elle, comme de juger parfois sur les apparences, ne feront que le rassurer sur sa profonde humanité. Quelques touches d'humour dont l'auteur, en bon Britannique, a su émailler son roman – « C'est déprimant de voir combien d'Américains sont persuadés d'avoir été enlevés par des extraterrestres. Le comble, c'est que ceux-ci les relâchent toujours » – attestent du ton sans prétention de l'ensemble.

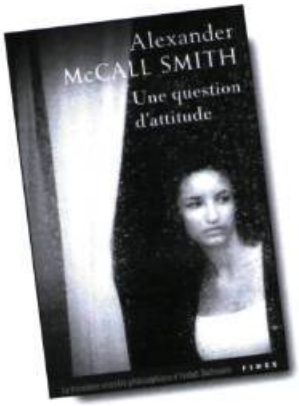
La notoriété d'Alexander McCall Smith et de son héroïne, Isabel Dalhousie, ne s'explique toutefois pas par ***Une question d'attitude***. Les lecteurs familiers avec les personnages de Smith seront sans doute heureux de les retrouver, mais pour apprécier l'originalité de cet écrivain, il vaut mieux commencer par son précédent roman, ***Amis, amants et chocolat***.

Pierrette Boivin

Jean-François Beauchemin
CECI EST MON CORPS
Québec Amérique, Montréal, 2008, 193 p. ; 19,95 $

Tout au long du dernier roman de Jean-François Beauchemin, ***Ceci est mon corps***, un homme hors du commun, Jésus âgé de 84 ans, se fabrique une aube acceptable en formulant au fil de la nuit le récit de sa vie. Vie publique, vie de l'esprit, surtout vie intime. La mort imminente de Marthe, la femme aimée, a favorisé cette *confession* et son coma en facilite le dévoilement. De par son expérience, son érudition et la teneur de sa réflexion, le personnage force le lecteur à plus de concentration. Il livre une pensée nourrie de sensations, de savoirs, une pensée ramifiée et riche. Les références historiques y abondent et alourdissent parfois le récit. Heureusement, les images et la perspective poétique adoptée nous ramènent toujours, sans effort, à l'essentiel de son propos : la préséance accordée au corps, aux sédiments de souffrance ou de joie qui logent dans ses replis.

Le livre s'ouvre sur le récit de la crucifixion et déjà, il est possible de saisir que ce corps violenté sera pour Jésus la source nouvelle de toute compréhension, de toute certitude, dont celle de sa fin. Aucune



religion, aucun dieu ne peuvent renverser une telle évidence et il s'attache dans le reste du récit à la fois à le démontrer et à illustrer combien l'amour, l'amitié, la fréquentation de la nature, des animaux, prodiguent de meilleurs enseignements. Par ailleurs, la vision qu'il a de son époque s'impose comme une métaphore de la nôtre. Elle pousse le lecteur à réfléchir aux enjeux des guerres ou des luttes perpétrées aujourd'hui au nom de la religion ou en vue du pouvoir.

Cet écrit pourrait avoir des allures de traité, mais l'esprit pénétrant du personnage, son ouverture et son humanité prédominent. Le motif principal demeure celui de Jésus être de chair, aimant, souffrant, encore si proche de l'enfant qu'il fut. Un être de fiction certes, bien de la lignée de ceux, sensibles et ardents, créés par l'auteur, et que l'on aime pour leur authenticité, tout entière comprise dans le ton qu'il donne à leur voix.

Hélène Lépine

Yves Préfontaine
LE DÉSERT MAINTENANT
Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2008, 113 p. ; 12 $

Bien plus que l'art de manier la métaphore ou une quelconque maîtrise du rythme, la poésie, lorsqu'elle entrevoit et laisse entrevoir ses hauts sommets, n'est plus qu'une question de souffle. Celui, fort et fier, du vent, du vide, qui fait claquer entre elles les vertèbres du monde, fait vibrer l'ossature même du langage. En rééditant ***Le désert maintenant***, certes l'un des plus beaux recueils d'Yves Préfontaine, les Écrits des Forges nous donnent l'occasion de nous rappeler que, depuis plus d'un demi-siècle à présent, l'œuvre du poète se tient et se maintient là-haut, à cette altitude quasi insoutenable où la beauté est à couper le souffle.

À la fois d'une tendresse et d'une violence inouïes, la parole, chez Préfontaine, n'est jamais complaisante. Elle s'abandonne au vertige de l'intelligence qui la tend, faisant d'elle cette corde raide où marcher, penser, exister se font au risque de sa vie : « J'ai tant crié que j'ai crevé l'écho même de l'écho ». Imposante par sa seule justesse, se gardant de céder à la tentation du bavardage, préférant porter son propre désert, quitte à s'y perdre, la voix tremble, s'ébranle jusqu'au point de rupture et, de là, parle : « Je n'étancherai ma soif qu'à la fin du soleil ». Libre surtout de toutes ces enjolivures, de toutes ces fioritures que l'on nomme effets de style, cette voix,

traversée du désert qui la porte autant qu'elle le porte, plutôt que de s'attacher au déjà connu, s'en remet entièrement à l'Inconnu comme unique chance d'advenir *autrement*.

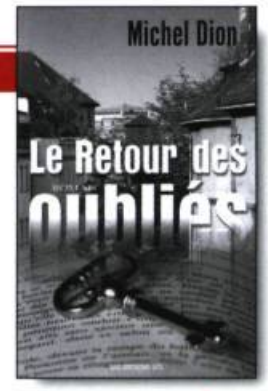
« Ainsi soit-il, dirait quelqu'un d'autre. / Mais je dis : / Ainsi ne devrait-il pas être. » Aussi s'agit-il, avec Préfontaine, de résister encore. De résister à ce qui est, en maintenant vivante chacune des possibilités de ce qui n'est pas encore, c'est-à-dire en se maintenant soi-même vivant, aux aguets, encore et toujours à la seule hauteur du vent (sa furie, son attrait), face à lui, et contre lui s'il le faut. Car il importe – on l'oublie trop souvent – de savoir s'emporter, de savoir se laisser emporter également, là « où rien enfin ne ressemble à rien ». Telle est l'exigence de la poésie. Tel est surtout le devoir du vivant.

Alexandre Lizotte

Françoise de Luca
VINGT-QUATRE MILLE BAISERS
Marchand de feuilles, Montréal, 2008, 104 p. ; 15,95 $

Françoise de Luca est d'origine italienne. En 2000, après avoir vécu de nombreuses années en France, elle s'est établie à Montréal. ***Vingt-quatre mille baisers*** est son deuxième livre, le premier à paraître aux éditions Marchand de feuilles. Dès les premières pages de ce recueil de neuf nouvelles, le lecteur est invité à entrer dans un monde d'introspection, de voyages et de réminiscences. Le premier texte, qui donne son titre au livre, témoigne ainsi de l'éveil de la sensibilité linguistique d'une petite fille dont la langue maternelle est l'italien, et qui doit faire son entrée dans un monde où l'on parle français. Avec un ton discret, « Premier amour » relate le souvenir d'une histoire sentimentale entre deux jeunes filles. « Les pommes de René Char », qui est peut-être le texte le plus réussi du recueil, met en scène deux étudiantes qui s'aventurent sur la propriété du célèbre poète. Plus loin, c'est le récit d'un voyage en train en compagnie d'un inconnu qu'on nous propose. Par la suite, avec Rainer Maria Rilke en arrière-plan, on visite Prague ; on se promène également dans le Saigon de Marguerite Duras. Enfin, on accompagne un être cher souffrant d'un cancer. Remarquons que dans ces nouvelles, diverses perspectives narratives sont mises à profit : selon le cas, l'auteure utilise la première, la deuxième et la troisième personne du singulier. Cette technique a pour effet de donner du relief à l'enchaînement des récits. Ajoutons que ceux-ci sont juxtaposés de manière à produire une logique chronologique allant de l'enfance vers l'adolescence jusqu'à l'âge adulte. Cette organisation linéaire confère à l'ensemble une agréable unité. Sur le plan de l'écriture elle-même, il importe de souligner la justesse des analyses de Françoise de Luca, qui souvent arrive, en quelques lignes, à définir ses personnages et à camper judicieusement les situations. Grâce à une prose dépouillée, avec maîtrise et aisance, elle parvient à exprimer une certaine vérité des choses. En somme, à la source de ces textes, il y a une petite voix très douce, une voix pénétrante. Il y a aussi un regard en quête de beautés, qui observe avec une gracieuse

Dépistage généalogique



L'originalité du thème et son traitement font presque oublier le manque de fini et l'hésitante écriture du livre. Beau champ de recherche, en effet, que celui des rêves surgis de nulle part et pourtant porteurs de messages d'une troublante précision. Pourvu d'un sympathique scepticisme, le héros réduit d'ailleurs lui-même les hypothèses à une très courte liste. Il interdit à sa mémoire de puiser dans des existences antérieures et à son inconscient de ressusciter des rencontres qui n'ont jamais eu lieu avec Jeanne de Navarre ou Pie XI. Quand mémoire et inconscient sont ainsi disqualifiés, quelle explication reste-t-il ? Seule surnage celle d'un « retour des oubliés » ? L'auteur s'abstient sagement de fermer cette ultime possibilité. De quoi titiller le lecteur.

À cela s'ajoute le mystère que cache souvent la vie des prédécesseurs. Que faisait en Europe l'arrière-arrière-grand-mère et qui rencontrait-elle ? C'est à une fascinante exploration que nous convie alors le bouquin en exploitant au mieux les vieilles lettres et le dépistage généalogique. La découverte d'un roman de Dostoïevski dédicacé par le grand Russe lui-même stimule assurément la curiosité.

Ces questionnements perdent de leur attrait en raison des ficelles abandonnées au vent. Du divorce qui creuse le fossé entre le héros et sa fille, les causes demeurent ignorées. Le héros glisse aussi sur son besoin de fréquenter la *Ferme de la conscience épanouie*, puis *l'Église du Christ cosmique*. Censément de conscience délicate, il n'hésite pas à construire son entreprise personnelle à même les clients de son ancien employeur. Silences explicables, mais non expliqués.

Quant à l'écriture, elle n'est ni élégante ni même toujours correcte. « Je ne me souviens pas le nombre de bars », écrit-il. Le verbe *initier* est utilisé à l'anglaise. *Opportunité* se substitue à *occasion*, *expertise* à *compétence*. Une température de quinze degrés sous zéro est qualifiée d'« écart de température ». De Corinne, il est dit qu'elle ne faisait « de différence entre rien sur Terre ». On cherchera vainement l'image adéquate en lisant ceci : « Le révérend Taylor m'avait laissé une porte ouverte et je l'avais saisie au vol ». Dommage.

Laurent Laplante

Michel Dion
LE RETOUR DES OUBLIÉS
JCL, Chicoutimi, 2008, 362 p. ; 17,95 $

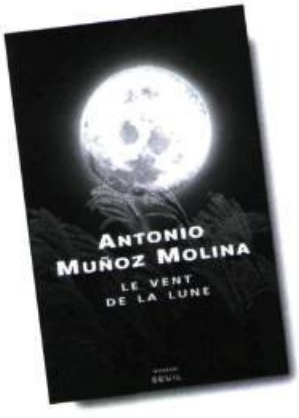
bienveillance, à l'affût de détails essentiels, à la recherche de beautés insoupçonnées.

Louis-Martin Savard

Hélène Dorion
LE HUBLOT DES HEURES
La Différence, Paris, 2008, 77 p. ; 19,95 $

Voilà une idée éculée que de dire que la lecture – ou l'écriture – fait voyager. Ici, pourtant, elle prend un aspect nouveau. La plus grande force de ce recueil est sans doute l'osmose créée entre le voyage, au sens premier du terme, le déplacement en avion, et le désir de se (re)trouver ailleurs par l'écriture, ou d'aller au bout de soi-même, comme le dit la poète. Mais nous nageons encore en plein cliché. La qualité d'un livre réside surtout dans sa façon, et cette façon, chez Hélène Dorion, approche du grand art. Difficile de cacher mon admiration pour cette poète qui s'est logée, de l'avis de plusieurs, aux côtés des Jacques Brault et autres Gaston Miron. Depuis 1983, Hélène Dorion a publié une quinzaine de recueils dont ***Ravir : les lieux***, pour lequel elle obtenait en 2005 le prestigieux prix Mallarmé et le prix du Gouverneur général du Canada. Une voix tout à fait unique dans le paysage littéraire québécois, qui a le malheur d'appartenir à un genre très peu lu. Mais à ceux qui disent ne rien comprendre à la poésie, ***Le hublot des heures*** s'offre comme une porte d'entrée. Plus narratif que les autres recueils de l'auteure, il raconte en quelque sorte une suite de vols en avion, de départs et d'arrivées au cours desquels la poète prend des notes. Sa pensée vagabonde entre le lac près de sa maison et l'espace pressurisé de la cabine où « chacun fouill[e] tantôt dans son sac, / tantôt dans la pochette avant de son siège, / pour y trouver n'importe quoi, / n'importe quoi / plutôt que rien ». Ce genre de détails savoureux filent une métaphore sur le désir d'écrire pour échapper au vide de l'existence et au chaos du monde. « [...] c'est aux mots que tu dois de retrouver / l'équilibre fragile, la parfaite géométrie / de cette ville que tu regardes maintenant / par le hublot de l'avion / dans lequel, à nouveau, tu te retrouves. » Comme le voyage, l'écriture est sans cesse à recommencer parce qu'elle ne mène jamais au bout du bout. Réflexion de riche, de bien « assis » ? La poète a la lucidité de voir que pendant que « des masques tombent devant nous » « à la moindre secousse », ailleurs, sous la carlingue, une réalité incontrôlable, violente, absurde se déploie. C'est en somme une œuvre touffue, dont le grand mérite est de livrer un sens dès la première lecture, et un autre à la deuxième.

Judy Quinn



Brigitte Haentjens
BLANCHIE
Prise de parole, Sudbury, 2008, 262 p. ; 29,95 $

Nous voici devant une belle œuvre, issue de la tradition littéraire franco-ontarienne souvent représentée par Jean Marc Dalpé, Andrée Christensen, Robert Dickson et l'incontournable Patrice Desbiens. Ce texte se présente comme un long « récit-poème » – la suite de strophes forme l'armature d'une narration qui se lit comme une histoire – se ramifiant en diverses avenues, cependant centré sur l'effritement identitaire de l'héroïne-narratrice. Elle vient de perdre un frère alors qu'elle entame une relation amoureuse houleuse, plutôt étrange : un foisonnement de postures existentielles émergera de celle-ci.

Ce récit est concis, percutant et illustré de très belles photographies d'Angelo Barsetti, qui représentent bien l'esprit de grande lucidité, de désolation pesant sur l'œuvre. La narratrice se sentira totalement « étrangère » à elle-même. Une sorte de passivité de l'être, quand même parcourue d'éclats plus que vivaces, ne rassure guère... car elle conduit à la disparition de soi, à l'invisibilité malgré une forte présence de l'auteure. Ce texte qu'elle nous propose mérite vraiment d'être lu.

Gilles Côté

Jean-Paul Enthoven
CE QUE NOUS AVONS EU DE MEILLEUR
Grasset, Paris, 2008, 212 p. ; 27,95 $

Jean-Paul Enthoven est un journaliste et un critique français qui vient de publier un quatrième livre chez Grasset : ***Ce que nous avons eu de meilleur***. Tout en rendant hommage, avec le titre de ce roman autobiographique, à ***L'éducation sentimentale*** de Flaubert, il s'intéresse à la fin de la jeunesse, cette période où l'on « n'escompte plus de grands bouleversements intérieurs ou extérieurs ». Le narrateur, qui réussit à être émouvant malgré l'aspect futile de son univers, raconte les moments qu'il a passés dans un palais marocain appartenant à son meilleur ami (Lewis, un personnage en qui le lecteur reconnaît le flamboyant Bernard-Henri Lévy).

Il faut souligner, tout d'abord, l'importance du décor exotique de la Zahia (qui signifie « joie » en arabe), nom du palais en question ; Paul et Talitha Getty, ainsi que leur successeur Alain Delon, en ont fait autrefois une oasis de volupté et de plaisirs pour le jet-set international. Cette vocation pour la jouis-

sance s'est maintenue lors du règne de Lewis et de sa femme Ariane, ce qui permet à Enthoven de construire un texte mélancolique où les figures et les fantômes du passé (comme ceux de Marlon Brando, Maurice Ronet ou Talitha Getty) habitent toujours le présent.

La voix d'autres auteurs, également, hante le roman à travers les scènes, les portraits et les méditations qui le composent. Par exemple, le rythme est régulièrement brisé par de froides analyses, c'est-à-dire des interrogatoires qui, à leur manière, rappellent le style de Stendhal, un personnage familier de l'imaginaire du narrateur.

En plus de comporter nombre de références littéraires, l'ensemble du roman est soutenu par une belle écriture. Il faut dire que c'est la principale qualité du bouquin. C'est d'ailleurs celle-ci qui, devant la superficialité du monde qui est décrit, convaincra certains lecteurs un peu agacés de lire le livre jusqu'à la fin.

Marie-Ève Pilote

Antonio Muñoz Molina
LE VENT DE LA LUNE
Trad. de l'espagnol par Philippe Bataillon
Seuil, Paris, 2008, 298 p. ; 39,95 $

Le vent de la Lune poursuit le travail de mémoire de l'écrivain espagnol Antonio Muñoz Molina. Avec l'élégance et la chaleur qu'on lui connaît, il nous propose ici de revivre l'été de 1969, celui où l'homme marcha pour la première fois sur la Lune. Mais, pour l'adolescent qu'était alors le narrateur, cet été-là marque surtout la fin de « l'état de grâce de l'enfance », laissant entrevoir déjà les innombrables rudesses de l'âge adulte. Aussi le premier face-à-face avec la mort, les premières rêveries érotiques, les premières grandes lectures côtoient-ils une profonde remise en question des valeurs reçues (travail, famille, religion) et une non moins profonde difficulté de s'arracher à la douceur des flâneries d'écolier.

En fait, à travers la fascination de l'adolescent pour la mission d'Apollo XI, c'est tout son malaise, toute son hésitation entre désir d'évasion et attachement aux racines qui se déploie. Entre deux âges, entre deux ères, il traîne son arrogance, sa pudeur, sa solitude. Et Muñoz Molina, suivant les déambulations de son personnage, propose ici une bien belle réflexion sur le passage du temps, le fardeau de devoir grandir, vieillir, tout en se sachant toujours petit, infiniment petit. La puissance d'évocation de l'auteur donne d'ailleurs aux souvenirs relatés une intensité qui n'a d'égale que celle du soleil de Mágina, le tout baigné dans « une irréalité accueillante et sous-marine », celle des lueurs bleutées des premiers téléviseurs, dont l'apparition aura certes à jamais transformé notre rapport au monde, à l'actualité, à la présence.

La force du roman est d'abord son pouvoir d'attraction : nous, lecteurs, sommes entraînés, avec l'adolescent, dans cet état d'apesanteur qu'est la mémoire, perpétuel devenir, fouillis d'histoires. Et voilà qu'on se demande avec lui : que sommes-nous, chacun de nous, sinon de petites capsules en orbite dans l'espace incertain de nos propres vies ? Sinon d'insatiables chercheurs d'avenir, d'ailleurs, qui, portant sur leurs épaules « la bosse du passé », n'en continuent pas moins de chercher des parcelles de sol vierge où se poser, se reposer, habiter, rêver, passer…

Alexandre Lizotte

POUR MIEUX COMPRENDRE L'ACTUALITÉ

LA RÉFORME

180 PAGES, 18,00 $, ISBN 978-2-89448-561-3

Quel rôle doit jouer l'enseignement de l'histoire, surtout l'histoire nationale, dans notre société? Doit-il être tourné vers le passé ou vers l'avenir? Doit-il être mis au service de la citoyenneté, de l'identité ou même de l'édification nationale?

En soulevant plusieurs questions, cet ouvrage propose de faire le point sur un domaine en plein renouvellement.

LA LOI C-10

Anastasie ou la censure du cinéma au Québec relate la mise en place, l'exercice et la disparition des diverses formes de censure du cinéma au Québec.

330 PAGES, 34,95 $, ISBN 978-2-89448-508-8

Cette censure, plus ou moins sévère selon les divers responsables, dure 60 ans. Mais, tout au long de cette histoire, divers intellectuels et journalistes combattent ces atteintes à la liberté d'expression.

LES PRÉSIDENTIELLES

180 PAGES, 15,95 $, ISBN 978-2-89448-558-3

Un face-à-face redoutable entre deux candidats, l'un démocrate, l'autre républicain. Pour accéder au poste de président, le processus est long, ardu, exigeant, parfois avilissant, toujours usant.

Élisabeth Vallet dresse une véritable petite histoire de cette course électorale qui peut, on le sait, changer la face du monde.

20 ans
SEPTENTRION.QC.CA
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres
ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES